

OBJET D'ÉTUDE : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation

SÉQUENCE 4 : *Candide* de Voltaire, (1759)

LA N°11 VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme* (1759), extrait du chapitre 1.

CHAPITRE 1

COMMENT CANDIDE FUT ELEVE DANS UN BEAU CHATEAU, ET COMMENT IL FUT CHASSE D'ICELUI.

1 Il y avait en Vestphalie, dans le château de monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de monsieur le baron et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers, et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

10 Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin; ses palefreniers étaient ses piqueurs; le vicaire du village était son grand-aumônier. Ils l'appelaient tous monseigneur, et ils riaient quand il faisait des contes.

15 Madame la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très grande considération, et faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison, et le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

20 Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

25 « Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement ; car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très beau château: le plus grand baron de la province doit être le mieux logé; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux. »

35 Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment; car il trouvait mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle Cunégonde; le troisième, de la voir tous les jours; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

CHAPITRE 3

COMMENT CANDIDE SE SAUVA D'ENTRE LES BULGARES, ET CE QU'IL DEVINT

1 Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes
5 environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

10 Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après
15 avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

20 Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais Mlle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande ; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il
25 ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de monsieur le baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mlle Cunégonde.

**CHAPITRE 18
CE QU'IL VIT EN ELDORADO**

1 Candide et Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volaient, et en
moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le
portail était de deux cent vingt pieds de haut et de cent de large ; il est impossible
d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle
devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

5

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du
carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de
colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les
menèrent à l'appartement de Sa Majesté, au milieu de deux files chacune de mille
musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône,
10 Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa
Majesté ; si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête
ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle ; en un mot, quelle était la
cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des
deux côtés. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut
15 avec toute la grâce imaginable et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues,
les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau
rose, celles de liqueurs de canne de sucre, qui coulaient continuellement dans de
grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur
20 semblable à celle du géofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de
justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il
s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et
qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie
de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

25

Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, 1759, extrait du chapitre 18.

**CHAPITRE 30
CONCLUSION**

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le
1 discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : « Ce bon vieillard me paraît s'être fait
un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de
souper. -- Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous
les philosophes : car enfin Églon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Absalon
5 fut pendu par les cheveux et percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut
tué par Baaza ; le roi Éla, par Zambri ; Ochosias, par Jéhu ; Athalia, par Joïada ; les
rois Joachim, Jéchonias, Sédécias¹, furent esclaves. Vous savez comment périrent
Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha,
Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard II d'Angleterre,
10 Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles Ier, les trois Henri de France,
l'empereur Henri IV² ? Vous savez... -- Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver
notre jardin. -- Vous avez raison, dit Pangloss : car, quand l'homme fut mis dans le
jardin d'Éden, il y fut mis ut operaretur eum, pour qu'il travaillât, ce qui prouve que
l'homme n'est pas né pour le repos. -- Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le
15 seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer
ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide ;
mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge.
Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très bon menuisier,
20 et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous
les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin, si
vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le
derrière pour l'amour de Mlle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si
vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup
25 d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado,
vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. -- Cela est bien dit,
répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin. »

Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, 1759, extrait du chapitre 30.

¹ Noms de rois bibliques

² Noms de rois et de tyrans

Étienne-Noël DAMILAVILLE, Article Paix, *Encyclopédie* (1751) (extrait)

Sous le prétexte de parler de la paix. Damilaville souligne à quel point la guerre apparaît comme une entreprise contre la nature et contre la raison. Elle est condamnée parce qu'elle s'oppose aux intérêts des citoyens et au bonheur de l'homme.

PAIX, s. f. (Droit nat. politique. & moral.) : c'est la tranquillité dont une société politique jouit; soit au-dedans, par le bon ordre qui règne entre ses membres; soit au-dehors, par la bonne intelligence dans laquelle elle vit avec les autres peuples.

Hobbes a prétendu que les hommes étaient sans cesse dans un état de guerre de tous contre tous; le sentiment de ce philosophe atrabilaire ne paraît pas mieux fondé que s'il eût dit que l'état de la douleur et de la maladie est naturel à l'homme. Ainsi que les corps physiques, les corps politiques sont sujets à des révolutions cruelles et dangereuses; quoique ces infirmités soient des suites nécessaires de la faiblesse humaine, elles ne peuvent être appelées un état naturel. La guerre est un fruit de la dépravation des hommes; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique; il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel, que lorsqu'il jouit de la *paix*; c'est elle qui donne de la vigueur aux empires; elle maintient l'ordre parmi les citoyens; elle laisse aux lois la force qui leur est nécessaire; elle favorise la population, l'agriculture et le commerce; en un mot, elle procure au peuple le bonheur qui est le but de toute société. La guerre, au contraire, dépeuple les États; elle y fait régner le désordre; les lois sont forcées de se taire à la vue de la licence qu'elle introduit; elle rend incertaines la liberté et la propriété des citoyens ; elle trouble et fait négliger le commerce; les terres deviennent incultes et abandonnées. Jamais les triomphes les plus éclatants ne peuvent dédommager une nation de la perte d'une multitude de ses membres que la guerre sacrifie. Ses victimes mêmes lui font des plaies profondes que la *paix* seule peut guérir.

Si la raison gouvernait les hommes, si elle avait sur les chefs des nations l'empire qui lui est dû, on ne les verrait point se livrer inconsidérément aux fureurs de la guerre. Ils ne marqueraient point cet acharnement qui caractérise les bêtes féroces. Attentifs à conserver une tranquillité de qui dépend leur bonheur, ils ne saisiraient point toutes les occasions de troubler celle des autres. Satisfaits des biens que la nature a distribués à tous ses enfants, ils ne regarderaient point avec envie ceux qu'elle a accordés à d'autres peuples; les souverains sentiraient que des conquêtes payées du sang de leurs sujets ne valent jamais le prix qu'elles ont coûté. Mais, par une fatalité déplorable, les nations vivent entre elles dans une défiance réciproque; perpétuellement occupés à repousser les entreprises injustes des autres ou à en former elles-mêmes, les prétextes les plus frivoles leur mettent les armes à la main. Et l'on croirait qu'elles ont une volonté permanente de se priver des avantages que la Providence ou l'industrie leur ont procurés. Les passions aveugles des princes les portent à étendre les bornes de leurs États; peu occupés du bien de leurs sujets, ils ne cherchent qu'à grossir le nombre des hommes qu'ils rendent malheureux. Ces passions, allumées ou entretenues par des ministres ambitieux ou par des guerriers dont la profession est incompatible avec le repos, ont eu, dans tous les âges, les effets les plus funestes pour l'humanité. L'histoire ne nous fournit que des exemples de paix violées, de guerres injustes et cruelles, de champs dévastés, de villes réduites en cendres. L'épuisement seul semble forcer les princes à la *paix*; ils s'aperçoivent toujours trop tard que le sang du citoyen s'est mêlé à celui de l'ennemi; ce carnage inutile n'a servi qu'à cimenter l'édifice chimérique de la gloire du conquérant et de ses guerriers turbulents; le bonheur de ses peuples est la première victime qui est immolée à son caprice ou aux vues intéressées de ses courtisans.

VOLTAIRE *Dictionnaire philosophique*, article « Guerre », 1764

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison³ dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie : le prince et son conseil concluent sans difficulté que cette province lui appartient de droit divin. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement ; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un grand drapeau bleu à cent dix sous l'aune⁴, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers que Gengis Khan, Tamerlan, Bajazet⁵, n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les uns contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi qu'il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que, pour comble de grâce, quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes.

¹ Une famille noble.

¹ Ancienne mesure de longueur

¹ Conquistadors orientaux des XIII^e et XIV^e siècles.

FÉNELON, *Les aventures de Télémaque* (1699) « La Bétique »

Télémaque et son précepteur Mentor sont de retour aux abords de l'île de Calypso. Ils rencontrent un capitaine de navire dont le frère Adoam leur livre les dernières nouvelles et leur dépeint un pays extraordinaire, la Bétique.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colonnes d'Hercule¹ et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis² d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons³ n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs⁴ rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays ; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses : ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme. Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au-dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans : car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale. [...]

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : « Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? Vivent-ils plus longtemps ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

¹ Ainsi sont appelées, dans l'Antiquité, les montagnes qui bordent, du côté de l'Europe et du côté de l'Afrique, le détroit de Gibraltar, aux limites du monde connu.

² la terre de Tharsis : dans l'Antiquité, nom donné à la péninsule ibérique.

³ nom poétique des vents du nord.

⁴ vents d'ouest, doux, tièdes et agréables.

SÉQUENCE 5 : Discours sur l'oppression

LA N°15 ETIENNE DE LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire*, 1576

- 1 Pauvres gens et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! vous vivez de telle sorte que rien n'est
- 5 plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la grandeur duquel vous vous
- 10 offrez vous-mêmes à la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables yeux qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds
- 15 dont il foule vos cités, ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-même ? Comment oserait-il vous courir sus, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire si vous n'étiez le receleur du larron qui vous pille, le complice du meurtrier qui vous tue, et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs, pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons
- 20 pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine, afin qu'il
- 25 puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous en délivrer, sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir.
- 30 Soyez donc résolu à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous poussiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on dérobe la base, tomber de son propre poids et se rompre.

LA N°16 AIME CESAIRE *Discours sur le colonialisme* (1950)

Le Discours sur le colonialisme est un pamphlet anticolonialiste d'Aimé Césaire. Cet écrivain français originaire des Antilles est l'un des fondateurs du mouvement littéraire de la Négritude, aux côtés de Senghor, rejetant les effets de la colonisation française notamment sur les cultures africaine et antillaise considérées par les défenseurs du colonialisme comme inférieures à la culture française. Cette entreprise de dévalorisation systématique conduisant au racisme est dénoncée par Césaire et les partisans de la Négritude qui militent pour une reconnaissance de leurs racines, de leur identité et de leurs droits.

- 1 Et je dis que de la colonisation à la civilisation, la distance est infinie ; que de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine.

- 5 Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Vietnam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache
- 10 supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées. de tous ces prisonniers ficelés et interrogés, de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil
- 15 racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'ensauvagement du continent.

Et alors un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevalets.

- 20 On s'étonne, on s'indigne. On dit : « Comme c'est curieux ! Mais, Bah ! C'est le nazisme, ça passera ! » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de
- 25 le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens ; que ce nazisme là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il est sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

- 30 Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXème siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au
- 35 fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.

- Et c'est là le grand reproche que j'adresse au pseudo-humanisme : d'avoir trop longtemps rapetissé les droits de l'homme, d'en avoir eu, d'en avoir encore une
- 40 conception étroite et parcellaire, partielle et partielle et, tout compte fait, sordidement raciste.

MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois* (1748), « De l'esclavage des nègres »

« De l'esclavage des nègres »,

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

DIDEROT, Histoire des deux Indes, (1770)

Parue en 1770, sans nom d'auteur, augmentée de plusieurs éditions jusqu'en 1780, l'Histoire des deux Indes est une œuvre considérable (10 volumes) consacrée à l'expansion coloniale de l'Europe au XVIIIe siècle. Attribuée à l'abbé Raynal, c'est en fait un ouvrage collectif. Diderot y collabora, et rédigea probablement les pages consacrées à la dénonciation de l'esclavage.

Hommes ou démons, qui que vous soyez, osez-vous justifier les attentats contre ma liberté naturelle par le droit du plus fort ? Quoi ! celui qui veut me rendre esclave n'est point coupable ? Il use de ses droits ? Où sont-ils ces droits ? Qui leur a donné un caractère assez sacré pour faire taire les miens ? Je tiens de la nature le droit de me défendre ; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Si tu te crois autorisé à m'opprimer, parce que tu es plus fort et plus adroit que moi, ne te plains donc pas quand mon bras vigoureux ouvrira ton sein pour y chercher ton cœur ; ne te plains pas, lorsque, dans tes entrailles déchirées, tu sentiras la mort que j'y aurai fait passer avec tes aliments. Je suis plus fort ou plus adroit que toi ; sois à ton tour victime ; expie maintenant le crime d'avoir été oppresseur.

Mais, dit-on, dans toutes les régions ou dans tous les siècles, l'esclavage s'est plus ou moins généralement établi.

Je le veux ⁶ : mais qu'importe ce que les autres peuples ont fait dans les autres âges ? Est-ce aux usages du temps ou à sa conscience qu'il faut en appeler ? Est-ce l'intérêt, l'aveuglement, la barbarie ou la raison et la justice qu'il faut écouter ? Si l'universalité d'une pratique en prouvait l'innocence, l'apologie des usurpations, des conquêtes, de toutes les sortes d'oppressions serait achevée. (...) Je hais, je fuis l'espèce humaine, composée de victimes et de bourreaux ; et si elle ne doit pas devenir meilleure, puisse-t-elle s'anéantir !

Mais les nègres sont une espèce d'hommes nés pour l'esclavage. Ils sont bornés, fourbes, méchants ; ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence, et reconnaissent presque la justice de notre empire⁷.

Les nègres sont bornés, parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'âme. Ils sont méchants, pas assez avec vous. Ils sont fourbes, parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnaissent la supériorité de notre esprit, parce que nous avons perpétué leur ignorance ; la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur faiblesse. Dans l'impossibilité de maintenir notre supériorité par la force, une criminelle politique s'est rejetée sur la ruse. Vous êtes presque parvenus à leur persuader qu'ils étaient une espèce singulière, née pour l'abjection et la dépendance, pour le travail et le châtement. Vous n'avez rien négligé pour dégrader ces malheureux, et vous leur reprochez ensuite d'être vils.

Mais ces nègres étaient nés esclaves.

A qui, barbares, ferez-vous croire qu'un homme peut-être la propriété d'un souverain ; un fils, la propriété d'un père ; une femme, la propriété d'un mari ; un domestique, la propriété d'un maître ; un nègre, la propriété d'un colon ? Etre superbe⁸ et dédaigneux qui méconnaît tes frères, ne verras-tu jamais que ce mépris rejaillit sur toi ?

⁶ = je suis d'accord/ j'en conviens

⁷ =de notre pouvoir

⁸ =orgueilleux

CONDORCET, *Épître dédicatoire aux nègres esclaves*, 1781

Ce texte a été publié en tête de la brochure intitulée Réflexions sur l'esclavage des Nègres, sous le pseudonyme de M. Schwartz. Le véritable auteur est le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française, il a aussi fondé à Paris, avec Brissot, Clavière et Mirabeau, la Société des Amis des Noirs, première organisation antiesclavagiste française

Mes amis,

Quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, je vous ai toujours regardés comme mes frères. La nature vous a formés pour avoir le même esprit, la même raison, les mêmes vertus que les Blancs. Je ne parle ici que de ceux d'Europe, car pour les Blancs des colonies, je ne vous fais pas l'injure de les comparer à vous ; je sais combien de fois votre fidélité, votre probité, votre courage ont fait rougir vos maîtres. Si on allait chercher un homme dans les îles de l'Amérique, ce ne serait point parmi les gens de chair blanche qu'on le trouverait.

Votre suffrage ne procure point de place dans les colonies ; votre protection ne fait point obtenir de pensions ; vous n'avez pas de quoi soudoyer des avocats : il n'est donc pas étonnant que vos maîtres trouvent plus de gens qui se déshonorent en défendant leur cause, que vous n'en avez trouvés qui se soient honorés en défendant la vôtre. Il y a même des pays où ceux qui voudraient écrire en votre faveur n'en auraient point la liberté.

Tous ceux qui se sont enrichis dans les îles aux dépens de vos travaux et de vos souffrances, ont, à leur retour, le droit de vous insulter dans des libelles calomnieux ; mais il n'est point permis de leur répondre. Telle est l'idée que vos maîtres ont de la bonté de leur droit ; telle est la conscience qu'ils ont de leur humanité à votre égard. Mais cette injustice n'a été pour moi qu'une raison de plus pour prendre, dans un pays libre, la défense de la liberté des hommes. Je sais que vous ne connaîtrez jamais cet ouvrage, et que la douceur d'être béni par vous me sera toujours refusée. Mais j'aurai satisfait mon cœur déchiré par le spectacle de vos maux, soulevé par l'insolence absurde des sophismes de vos tyrans. Je n'emploierai point l'éloquence, mais la raison ; je parlerai, non des intérêts du commerce, mais des lois de la justice.

Vos tyrans me reprocheront de ne dire que des choses communes et de n'avoir que des idées chimériques : en effet, rien n'est plus commun que les maximes de l'humanité et la justice ; rien n'est plus chimérique que de proposer aux hommes d'y conformer leur conduite.



Gravure anonyme de 1794

La citation centrale : Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance C'est la seule vertu qui fait la différence. Voltaire

Le texte autour de la citation :

« La raison caractérisée par une femme ayant sur la tête le feu sacré de l'Amour de la Patrie, met de niveau l'homme blanc et l'homme de couleur. Derrière lui est une corne d'abondance un banianier et des campagnes fertiles. Il s'appuie sur les droits de l'homme et tient de l'autre main le décret du 15 mai concernant les gens de couleur. La Raison est poussée par la Nature qui est couronnée de fruits ayant 14 mamelles. Elle est montée sur une outre de peau de laquelle sortent le démon de l'aristocratie, l'égoïsme qui par son avarice veut tout avoir. L'injustice le démon de la Discorde ou de l'insurrection prêts à traverser la mer qui fait le fonds. »



Francois Biard, *L'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises*, 1849, 261x391
Château de Versailles.

OBJET D'ÉTUDE : le personnage de roman.

SÉQUENCE 6 : *La Peste de Camus, (1947), un roman, une vision du monde.*

LA N°17 CAMUS, *La Peste (1947), 1ère partie, 4ème section*

1 C'était le temps, sans doute. Tout poissait aux mains à mesure que la journée avançait et Rieux sentait son appréhension croître à chaque visite. Le soir de ce même jour, dans le faubourg, un voisin du vieux malade se pressait sur les aines et vomissait au milieu du délire. Les ganglions étaient bien plus gros que ceux du
5 concierge. L'un d'eux commençait à suppurer et, bientôt, il s'ouvrit comme un mauvais fruit. Rentré chez lui, Rieux téléphona au dépôt de produits pharmaceutiques du département. Ses notes professionnelles mentionnent seulement à cette date : « Réponse négative ». Et, déjà, on l'appelait ailleurs pour des cas semblables. Il fallait ouvrir les abcès, c'était évident. Deux coups de bistouri en croix et les ganglions
10 déversaient une purée mêlée de sang. Les malades saignaient, écartelés. Mais des taches apparaissaient au ventre et aux jambes, un ganglion cessait de suppurer, puis se regonflait. La plupart du temps, le malade mourait, dans une odeur épouvantable.

La presse, si bavarde dans l'affaire des rats, ne parlait plus de rien. C'est que les rats meurent dans la rue et les hommes dans leur chambre. Et les journaux ne s'occupent
15 que de la rue. Mais la préfecture et la municipalité commençaient à s'interroger. Aussi longtemps que chaque médecin n'avait pas eu connaissance de plus de deux ou trois cas, personne n'avait pensé à bouger. Mais, en somme, il suffit que quelqu'un songeât à faire l'addition. L'addition était consternante. En quelques jours à peine, les cas mortels se multiplièrent et il devint évident pour ceux qui se préoccupaient de ce
20 mal curieux qu'il s'agissait d'une véritable épidémie. C'est le moment que choisit Castel, un confrère de Rieux, beaucoup plus âgé que lui, pour venir le voir.

— Naturellement, lui dit-il, vous savez ce que c'est, Rieux?

— J'attends le résultat des analyses.

— Moi, je le sais. Et je n'ai pas besoin d'analyses. J'ai fait une partie de ma carrière
25 en Chine, et j'ai vu quelques cas à Paris, il y a une vingtaine d'années. Seulement, on n'a pas osé leur donner un nom, sur le moment. L'opinion publique, c'est sacré : pas d'affolement, surtout pas d'affolement. Et puis comme disait un confrère : « C'est impossible, tout le monde sait qu'elle a disparu de l'Occident. » Oui, tout le monde le savait, sauf les morts. Allons, Rieux, vous savez aussi bien que moi ce que c'est.
30 Rieux réfléchissait. Par la fenêtre de son bureau, il regardait l'épaule de la falaise pierreuse qui se refermait au loin sur la baie. Le ciel, quoique bleu, avait un éclat terne qui s'adoucissait à mesure que l'après-midi s'avançait.

— Oui, Castel, dit-il, c'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit la peste.

- 1 Le docteur serrait avec force la barre du lit où gémissait l'enfant. Il ne quittait pas des yeux le petit malade qui se raidit brusquement et, les dents de nouveau serrées, se creusa un peu au niveau de la taille, écartant lentement les bras et les jambes. Du petit corps, nu sous la couverture militaire, montait une odeur de laine et d'aigre
- 5 sueur. L'enfant se détendit peu à peu, ramena bras et jambes vers le centre du lit et, toujours aveugle et muet, parut respirer plus vite. Rieux rencontra le regard de Tarrou qui détourna les yeux. Ils avaient déjà vu mourir des enfants puisque la terreur, depuis des mois, ne choisissait pas, mais ils n'avaient jamais encore suivi leurs souffrances minute après minute, comme ils le faisaient depuis le matin. Et, bien entendu, la
- 10 douleur infligée à ces innocents n'avait jamais cessé de leur paraître ce qu'elle était en vérité, c'est-à-dire un scandale. Mais jusque-là du moins, ils se scandalisaient abstraitement, en quelque sorte, parce qu'ils n'avaient jamais regardé en face, si longuement, l'agonie d'un innocent.
- 15 Justement l'enfant, comme mordu à l'estomac, se pliait à nouveau, avec un gémissement grêle. Il resta creusé ainsi pendant de longues secondes, secoué de frissons et de tremblements convulsifs, comme si sa frêle carcasse pliait sous le vent furieux de la peste et craquait sous les souffles répétés de la fièvre. La bourrasque passée, il se détendit un peu, la fièvre sembla se retirer et l'abandonner, haletant, sur
- 20 une grève humide et empoisonnée où le repos ressemblait déjà à la mort. Quand le flot brûlant l'atteignit à nouveau pour la troisième fois et le souleva un peu, l'enfant se recroquevilla, recula au fond du lit dans l'épouvante de la flamme qui le brûlait et agita follement la tête, en rejetant sa couverture. De grosses larmes, jaillissant sous les paupières enflammées, se mirent à couler sur son visage plombé, et, au bout de la
- 25 crise, épuisé, crispant ses jambes osseuses et ses bras dont la chair avait fondu en quarante huit heures, l'enfant prit dans le lit dévasté une pose de crucifié grotesque.

1 Du port obscur montèrent les premières fusées des réjouissances officielles. La ville
les salua par une longue et sourde exclamation. Cottard,* Tarrou,* ceux et celle que
Rieux avait aimés et perdus, tous, morts ou coupables, étaient oubliés. Le vieux *
avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. Mais c'était leur force et leur
5 innocence et c'est ici que, par-dessus toute douleur, Rieux sentait qu'il les rejoignait.
Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient
longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores
s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le
10 récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en
faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la
violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au
milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses
à mépriser.

15 Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire
définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et
que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable,
malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des
saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.

20 Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait
que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie
ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne
disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les
meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles,
les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le
25 malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait
mourir dans une cité heureuse.

Séquence N°6 Documents complémentaires

THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse* (env. 460-395 av. J.C.), Livre II, 8.

Historien grec du Ve siècle avant notre ère, Thucydide est l'auteur de l'Histoire de la guerre du Péloponnèse, retraçant le conflit qui opposa Athènes et Sparte entre 431 et 404 av. J.C. Tandis que les Spartiates assiègent Athènes, ses habitants sont frappés d'une épidémie de peste, dont l'historien décrit les symptômes

Premièrement, cette année-là fut exempte de toute autre maladie, et lorsqu'il en arrivait quelque-une, elle dégénérait en celle-ci. Mais à ceux qui se portaient bien elle prenait tout à coup par un grand mal de tête, avec des yeux rouges et ardents, la langue sanglante, le gosier de même, une haleine infecte, et une respiration difficile, suivies d'éternuements, et d'une voix enrouée. De là, descendant sur la poitrine avec une toux violente, elle faisait soulever le cœur, et causait des vomissements de toute sorte de bile, avec beaucoup de douleur et d'effort. Il prenait souvent un hoquet suivi d'une grande convulsion, qui s'apaisait aux uns plus tôt, aux autres plus tard. Le corps devenait rougeâtre et livide, avec des élevures¹ ou des pustules, et ne paraissait pas fort chaud au toucher, mais brûlait tellement au-dedans qu'on ne pouvait souffrir la couverture, non pas même le drap ; si bien qu'il fallait demeurer nu. On eût pris grand plaisir à se jeter dans l'eau froide, et plusieurs mal gardés se précipitèrent dans des puits, pressés d'une soif que l'on ne pouvait éteindre, quoi qu'on bût, peu ou beaucoup. Ces symptômes étaient suivis de veilles et d'inquiétudes continuelles, sans que le corps pourtant s'affaiblît, jusqu'à ce que le mal fût arrivé à sa phase de stabilisation, car on résistait au-delà de toute apparence, de sorte que la plupart mouraient au septième jour ou au neuvième de l'ardeur qui les brûlait, sans que leurs forces fussent beaucoup diminuées. Que si l'on passait ce temps-là, il descendait dans le ventre et ulcérant les intestins, causait une dysenterie² qui faisait mourir après de faiblesse. Car il passait par toutes les parties du corps, après avoir commencé par la tête, et si l'on en échappait, il gagnait les extrémités, et se jetait en dehors, ce qui était une marque assurée de guérison.

YERSIN, *La Peste bubonique à Hong-Kong* (1894).

En 1894, à la demande du Gouvernement français et de l'Institut Pasteur, le Docteur Yersin se rend à Hong-Kong, pour y étudier la nature de l'épidémie de peste qui y fait rage et isole, le 20 juin, le bacille³ responsable de la maladie. Il démontre l'identité entre la maladie humaine et celle du rat dont il souligne le rôle dans l'épidémie. Voici un extrait de ses notes sur *La peste bubonique de Hong-Kong*.

La maladie, qui sévissait presque exclusivement dans les quartiers chinois de la ville, présente tous les symptômes et les caractères cliniques de l'ancienne peste à bubons qui a décimé maintes fois, dans les siècles passés, les peuples de l'Europe occidentale comme ceux du Levant. La fameuse épidémie de Marseille, en 1720, fut la dernière en date dont la France ait eu à souffrir. Depuis cette époque, le fléau est resté à peu près Confiné en quelques foyers limités de la Perse, de l'Arabie et de la province chinoise du Yunnan.

Voici les symptômes de la maladie : Début brusque après une incubation de 4 jours et demi à 6 jours ; accablement, prostration. On est subitement atteint d'une forte fièvre, souvent accompagnée de délire. Dès le premier jour, un bubon généralement unique apparaît. 75 fois sur cent, ce bubon siège dans l'aine ; 10 fois sur cent dans l'aisselle ; rarement à la nuque ou dans d'autres régions.

Le ganglion atteint très vite la grosseur d'un œuf de poule. La mort arrive au bout de 48 heures et fréquemment plus tôt. Quand la vie se prolonge au delà de 5 à 6 jours, le pronostic est meilleur, le bubon s'est alors ramolli ; on peut l'opérer pour donner issue au pus.

Dans quelques cas, le bubon n'a pas le temps de se former : on n'observe alors que des hémorragies des muqueuses ou des taches pétéchiales sur la peau.

La mortalité est très forte : 95 % environ dans les hôpitaux ! [...]

Il était tout indiqué de rechercher tout d'abord s'il existe un microbe dans le sang des malades et dans la pulpe des bubons.

La pulpe des bubons est, dans tous les cas, remplie d'une véritable purée d'un bacille court, trapu, à bouts arrondis, assez facile à colorer par les couleurs d'aniline, et ne se teignant pas par la méthode de Gram. Les extrémités de ce bacille se colorent plus fortement que le centre, de sorte qu'il présente souvent un espace clair en son milieu. Quelquefois, les bacilles paraissent comme entourés d'une capsule. On le retrouve en très grande quantité dans tous les bubons et les ganglions des malades. Le sang en renferme quelquefois, mais en beaucoup moins grande abondance : on ne l'y rencontre que dans les cas très graves et rapidement mortels.

CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe*, 1942

Dans le Mythe de Sisyphe, Camus fait le rapprochement entre l'existence humaine et la condition de Sisyphe aux Enfers. Dans L'Odyssée, en effet, Homère raconte que Sisyphe, pour avoir défié les dieux, fut condamné à faire rouler éternellement dans le Tartare un rocher jusqu'en haut d'une colline dont il redescendait chaque fois avant de parvenir à son sommet. Ce récit ferait écho pour notre auteur au caractère absurde de l'existence.

Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. « Commence », ceci est important. La lassitude est à la fin des actes d'une vie machinale, mais elle inaugure en même temps le mouvement de la conscience. Elle l'éveille et elle provoque la suite. La suite, c'est le retour inconscient dans la chaîne, ou c'est l'éveil définitif. Au bout de l'éveil vient, avec le temps, la conséquence : suicide ou rétablissement. En soi, la lassitude a quelque chose d'écœurant. Ici je dois conclure qu'elle est bonne. Car tout commence par la conscience et rien ne vaut que par elle.

Ces remarques n'ont rien d'original. Mais elles sont évidentes : cela suffit pour un temps, à l'occasion d'une reconnaissance sommaire dans les origines de l'absurde. Le simple « souci » est à l'origine de tout.

De même et pour tous les jours d'une vie sans éclat, le temps nous porte. Mais un moment vient toujours où il faut le porter. Nous vivons sur l'avenir : « demain », « plus tard », « quand tu auras une situation », « avec l'âge tu comprendras ». Ces inconséquences sont admirables, car enfin il s'agit de mourir. Un jour vient pourtant et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans. Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps. Il y prend sa place. Il reconnaît qu'il est à un certain moment d'une courbe qu'il confesse devoir parcourir. Il appartient au temps et, à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde.

Un degré plus bas et voici l'étrangeté : s'apercevoir que le monde est « épais », entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage, peut nous nier. Au fond de toute beauté gît quelque chose d'inhumain et ces collines, la douceur du ciel, ces dessins d'arbres, voici qu'à la minute même, ils perdent le sens illusoire dont nous les revêtions, désormais plus lointains qu'un paradis perdu.

L'hostilité primitive du monde, à travers les millénaires, remonte vers nous. Pour une seconde, nous ne le comprenons plus puisque pendant des siècles nous n'avons compris en lui que les figures et les dessins que préalablement nous y mettions, puisque désormais les forces nous manquent pour user de cet artifice. Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même. Ces décors masqués par l'habitude redeviennent ce qu'ils sont. Ils s'éloignent de nous. De même qu'il est des jours où, sous le visage familier d'une femme, on retrouve comme une étrangère celle qu'on avait aimée il y a des mois ou des années, peut-être allons-nous désirer même ce qui nous rend soudain si seuls. Mais le temps n'est pas encore venu. Une seule chose : cette épaisseur et cette étrangeté du monde, c'est l'absurde.

CAMUS, *L'Homme révolté*, 1951.

Voici le premier progrès que l'esprit de révolte fait faire à une réflexion d'abord pénétrée de l'absurdité et de l'apparente stérilité du monde. Dans l'expérience absurde, la souffrance est individuelle. À partir d'un mouvement de révolte, elle a conscience d'être collective, elle est l'aventure de tous. Le premier progrès d'un esprit saisi d'étrangeté est donc de reconnaître qu'il partage cette étrangeté avec tous les hommes et que la réalité humaine, dans sa totalité, souffre de cette distance par rapport à soi et au monde. Le mal qui éprouvait un seul homme devient peste collective. Dans l'épreuve quotidienne qui est la nôtre, la révolte joue le même rôle que le *cogito* dans l'ordre de la pensée : elle est la première évidence. Mais cette évidence tire l'individu de sa solitude. Elle est un lieu commun qui fonde sur tous les hommes la première valeur. Je me révolte, donc nous sommes.

Lettre de Camus à Roland Barthes du 11 janvier 1955

A la suite d'une critique de Roland Barthes sur La Peste intitulée « Annales d'une épidémie ou roman de la solitude? », parue au début de 1955, qui tout en reconnaissant la clarté de prise de position de Camus lui reproche de se situer en dehors de l'Histoire (« Seulement, le mal a quelquefois un visage humain, et ceci, la Peste ne le dit pas. Se défendre de la Peste, et c'est en somme, en dépit des efforts du livre, problème de conduite plus que de choix »), Camus répond par une lettre en réaffirmant sa confiance dans l'engagement collectif et en distinguant l'Histoire telle que la conçoivent ses contemporains du présent dans laquelle s'inscrit sa fable.

Monsieur Roland Barthes, Paris.

Paris le 11 janvier 1955

Cher Monsieur,

Si séduisant qu'il puisse paraître, il m'est difficile de partager votre point de vue sur *La Peste*. Bien entendu tous les commentaires sont légitimes, dans la critique de bonne foi, et il est en même temps possible et significatif de s'aventurer aussi loin que vous le faites. Mais il me semble qu'il y a dans toute œuvre des évidences dont l'auteur a le droit de se réclamer pour indiquer au moins dans quelles limites le commentaire peut se déployer. Affirmer par exemple que *La Peste* fonde une morale antihistorique et une politique de solitude, c'est d'abord se vouer, selon moi, à quelques contradictions, et surtout dépasser quelques évidences dont je résumerai ici les principales :

1° *La Peste*, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. La preuve en est que cet ennemi qui n'est pas nommé, tout le monde l'a reconnu, et dans tous les pays d'Europe. Ajoutons qu'un long passage de *La Peste* a été publié sous l'Occupation dans un recueil de combat et que cette circonstance à elle seule justifierait la transposition que j'ai opérée. *La Peste*, dans un sens, est pus qu'une chronique de la résistance. Mais assurément, elle n'est pas moins.

2° Comparée à *L'Etranger*, *La Peste* marque, sans discussion possible, le passage d'une attitude de révolte solitaire à la reconnaissance d'une communauté dont il faut partager les luttes. S'il y a évolution de *L'Etranger* à *La Peste*, elle s'est faite dans le sens de la solidarité et de la participation.

3° Le thème de la séparation, dont vous dites très bien l'importance dans le livre est à ce sujet très éclairant. Rambert, qui incarne ce thème, renonce justement à la vie privée pour rejoindre le combat collectif. Entre parenthèses, ce seul personnage montre ce que peut avoir de factice l'opposition entre l'ami et le militant. Car une vertu est commune aux deux qui est la fraternité active, dont aucune histoire, finalement, ne s'est jamais passée.

4° *La Peste* se termine, de surcroît, par l'annonce, et l'acceptation des luttes à venir. Elle est un témoignage de « ce qu'il avait fallu accomplir et que sans doute (les hommes) devraient encore accomplir contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements perpétuels... »

Je pourrais développer encore mon point de vue. Mais déjà, s'il me semble possible d'estimer insuffisante la morale qu'on voit à l'œuvre dans *La Peste* (il faut dire alors au nom de quelle morale plus complète), légitime aussi d'en critiquer l'esthétique (beaucoup de vos observations sont éclairées par le fait tout simple que je ne crois pas au réalisme en art), il me semble bien difficile au contraire de dire à son propos, comme vous le faites en terminant, que son auteur refuse la solidarité de notre histoire présente. Difficile et, permettez-moi de vous le dire avec amitié, un peu attristant.

La question que vous posez en tout cas « Que feraient les combattants de *La Peste* devant le visage trop humain du fléau ? » est injuste en ce sens qu'elle doit être écrite au passé et qu'alors elle a déjà reçu sa réponse, qui est positive. Ce que ces combattants, dont j'ai traduit un peu de l'expérience, ont fait, ils l'ont fait justement contre les hommes, et à un prix que vous connaissez. Ils le referont sans doute, devant toute terreur et quel que soit son visage, car la terreur en a plusieurs, ce qui justifie encore que je n'en aie nommé précisément aucun pour pouvoir mieux les frapper tous. Sans doute est-ce là ce qu'on me reproche, que *La Peste* puisse servir à toutes les résistances contre toutes les tyrannies. Mais on ne peut me le reprocher, on ne peut surtout m'accuser de refuser l'histoire, qu'à condition de déclarer que la seule manière d'entrer dans l'histoire est de légitimer une tyrannie. Ce n'est pas votre cas, je le sais ; quant à moi, je pousse la perversité jusqu'à penser que se résigner à une telle idée revient en réalité à accepter la solitude humaine. Et loin de me sentir installé dans une carrière de solitude, j'ai au contraire le sentiment de vivre par et pour une communauté que rien jusqu'ici n'a jamais pu entamer dans l'histoire.

Voilà, trop succinctement, ce que je tenais à vous dire. Je voudrais seulement vous assurer pour finir que cette discussion amicale n'enlève en rien à l'estime que j'ai pour votre talent et votre personne.

Albert Camus.